

et dix-neuf dumpings. La cuvée 2023 reste, à ce jour, la plus importante avec pas moins de quarante laboratoires découverts, principalement concentrés en Flandre dans la province d'Anvers (11), Flandre Orientale (8) du Limbourg (7), mais aussi à Liège (6). "Les drogues de synthèse sont au départ une spécialité hollandaise, retrace la commissaire nationale aux drogues Ine Van Wymersch. Les laboratoires ont finalement débordé sur les zones frontalières belges. Mais aujourd'hui, le phénomène s'étend presque partout dans le pays, même dans les villes." Garages, fermes, parkings, appartements, hangars: les sites se multiplient, augmentant les risques pour la faune, la flore et, bien évidemment, l'homme.

De Chine aux bourgades du Limbourg

Avant d'atterrir dans la bouche de fêtards, ces pilules colorées voyagent. Et pas qu'un peu. Tout commence par les précurseurs, les ingrédients de base indispensables à la production de n'importe quelle drogue de synthèse. Le benzyl méthyl cétone (BMK) pour l'amphétamine, le speed, la méthamphétamine. Le pipéronyl méthyl cétone (PMK) pour l'ecstasy. "Avant 2009, la production de ces composés se trouvait principalement en Chine et en Russie, retrace Natalie Meert, responsable du centre d'expertise forensique en matière de drogues à l'Institut national de criminalistique et de criminologie (INCC). "Mais les législations locales se sont durcies rendant leur fabrication plus difficile. Nous avons alors observé une diminution de la production. Mais, comme toujours, les criminels ont trouvé une parade: ils fabriquent désormais ces précurseurs en Belgique sur site à partir de pré-précurseurs."

Ces pré-précurseurs proviennent aussi d'Asie. Transportés par avion sur près de 8 000 kilomètres, ils laissent dans leur sillage quantité de CO₂. "Des tonnes et des tonnes de ces substances inondent l'Europe chaque année, décrit Etienne Dans. Malheureusement, les autorités n'ont ni les moyens matériels ni le personnel pour tout contrôler." Une fois acheminés dans les laboratoires clandestins, ces produits sont convertis en BMK ou PMK grâce à un procédé nécessitant de les mélanger avec des acides ou une solution alcaline, puis de les chauffer. "Cela multiplie le nombre d'étapes de synthèse. Le fait que ces précurseurs soient maintenant produits chez nous a vraiment augmenté la pollution émise et le nombre de déchets", précise Natalie Meert. Les chiffres donnent le tournis. Rien que pour l'année 2023, 63,1 tonnes de PMK et 5 453 litres de BMK ont été saisis dans les Vingt-sept.

Des camions venus de Pologne

Acétone, ammoniac, solvant, acide citrique, méthanol, mono-méthyla-

mine,... Dans les bureaux de l'INCC, Natalie Meert déroule l'inventaire des ingrédients mélangés à ces matières premières. Des substances corrosives, explosives, dangereuses. "Le grand public pense parfois que le traficant se rend chez Bricorama pour se fournir ces produits, explique-t-elle. Mais ce n'est pas la réalité. Ces magasins ne vendent que des petites bouteilles d'un ou deux litres d'acide par exemple. Rien qui permet d'alimenter une véritable production industrielle." Ces matériaux, les trafiquants ne les achètent pas au détail. Ils les acheminent plutôt par camions entiers de Pologne jusqu'en Belgique, roulant sans encombre à travers un espace Schengen où les contrôles se font rares. Une fois les produits livrés, les "cuisiniers" les mélangent, les chauffent et les distillent à l'aide de brûleurs à gaz, rejetant dans l'atmosphère quantité d'émissions et de vapeurs toxiques. Ce procédé, non seulement extrêmement polluant, est aussi particulièrement explosif. À Rotterdam, le 29 janvier 2024, un laboratoire d'extraction de cocaïne a explosé dans un immeuble, tuant trois personnes.

"Une fois que le mercure est utilisé dans la préparation, tout autour est contaminé: le sol, les murs, les objets, l'air."



Natalie Meert
Responsable du centre d'expertise forensique en matière de drogues à l'INCC

Depuis quelques années, des chimistes mexicains ont débarqué en Belgique pour prodiguer leurs conseils en matière de confection de méthamphétamine aux réseaux criminels belgo-néerlandais. Dans leurs livres, on retrouve des produits chimiques particulièrement nocifs pour l'environnement, comme le mercure, un métal liquide dont les effets peuvent être dévastateurs sur les écosystèmes et mortels pour l'être humain. "Une fois qu'il est utilisé dans la préparation, tout autour est contaminé: le sol, les murs, les objets, l'air, détaille la scientifique de l'INCC. Une personne qui travaille dans ce laboratoire a des résidus sur ses vêtements ou ses chaussures. Une fois dehors, elle répand des particules de mercure partout où elle marche."

Plus d'erreurs, plus de pollution

Si le rendement de ces laboratoires est industriel, la méthode de fabrication reste celle d'apprentis-chimistes. Les petites mains qui produisent le speed, l'ecstasy ou encore la crystal meth, commettent bien souvent d'innombrables erreurs. Conséquence: les répercussions environnementales grimpent. "Faire chauffer un fût de mille litres à cent degrés, ce n'est pas comme faire chauffer l'eau des pâtes, plaisante Natalie Meert. Plus les cuves sont grandes, plus c'est difficile d'atteindre une température précise. Cela engendre des produits de décomposition et des déchets supplémentaires, comme des cyanides."

D'autant que la police fédérale découvre de plus en plus de laboratoires multi-drogues, ou capables d'assurer toute la chaîne, des pré-précurseurs jusqu'à la marchandise découpée. Selon la scientifique: "Dans les mêmes cuves, les criminels mélangent tout et n'im-

porte quoi. Ce qui produit de nouvelles réactions parfois incontrôlables."

Ni vu ni connu

Été 2022, dans l'arrondissement de Wareme. À la lisière d'un terrain agricole, une décharge à ciel ouvert se dessine. Six barriques bleues et une vingtaine de jerricans blancs, pleins à craquer de produits chimiques gisent sur l'herbe. "Ce type de dumpings reste le plus courant, explique Etienne Dans. Les criminels balancent les récipients dans la nature. Parfois, ils volent un véhicule, le bourrent de déchets et l'abandonnent le long de la route."

Car une fois le produit fini, les trafiquants se retrouvent avec des tas de déchets sur les bras à faire disparaître. Selon une étude d'Europol, un kilo de MDMA génère entre 6 et 10 kg de déchets. Pire encore. La fabrication d'un kilo d'amphétamine en produit entre 20 et 30 kg. "Ces derniers temps, nous retrouvons les résidus de la production souvent dans le laboratoire. Lorsqu'ils déménagent leur lieu de fabrication, ils laissent les déchets sur place", éclaire Marc Vancoillie, chef du service Centrex Drogues de la DJSC.

Mais les organisations criminelles peuvent aussi redoubler d'imagination pour se débarrasser de leurs déchets. Incinération, cuve percée et enfouie dans un jardin, déchets dissimulés dans des sacs d'amiante,... Et puis, bien évidemment, il y a les déversements dans la nature, contaminant les eaux des égouts ou des lacs, brûlant l'herbe et endommageant les plantes. La méthode reste pourtant indétectable, à moins d'être pris en flagrant délit. "On a constaté des solutions assez perverses, raconte l'avocat général liégeois Jean-Baptiste Andries. Ils mettent les fûts dans une camionnette avec un petit tuyau. Ils ouvrent un petit robinet et ils roulent. Quand il pleut, cela passe totalement inaperçu: pas de trace, pas d'ADN, mais beaucoup de pollution."

De la drogue dans le fumier?

Des risques existent pourtant bel et bien. En 2015, la localité limbourgeoise de Zutendaal a été marquée par un fait divers. Des enfants roulent à vélo dans un bois lorsqu'ils traversent une flaque contenant des résidus d'un lavage d'amphétamine à la soude caustique. Les éclaboussures les brûlent chimiquement.

De nouvelles pratiques, dont les conséquences sont encore insoupçonnées, émergent également. Selon la commissaire nationale aux drogues, Ine Van Wymersch: "On constate aujourd'hui aux Pays-Bas que des agriculteurs sont approchés pour mélanger les déchets issus des laboratoires avec le fumier. Ils les répandent sur leurs champs. Nous ignorons à quel point ce phénomène est présent sur notre territoire. L'impact écologique de cette nouvelle forme de corruption nous demeure totalement inconnu."